

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges HUBERT

Jon Svenson

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1930, tome 29, p. 105-111

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Jon Svenson

La vaste salle attend, comble jusqu'aux portes. Un brin de joie pétille dans tous les yeux : Nonni, ou si vous préférez, Jon Svenson va paraître.

Le rideau se lève : un vieillard s'avance : barbe et cheveux blancs, figure bonne et fine et qui rappelle celle de S. Vincent de Paul. Il ne monte pas en chaire, tel un docteur qui daigne nous parler du haut de sa science, non ; debout sur la scène, il nous raconte sa vie avec une rondeur délicate.

... De véritables Normands peuplent encore sa patrie, l'Islande, une des grandes îles de l'Atlantique. Les enfants jouissent d'une large liberté et apprennent à se suffire. A l'âge où nos petits citadins s'essayent à marcher seuls, Nonni montait un poney et parcourait les pâturages ; accompagné de Manni, son frère, il s'aventurait dans les montagnes ; il prenait par ruse un cheval paissant, ou bien luttait contre un taureau et lui enfonçait son couteau de poche en pleins naseaux. Un jour que les deux frères pêchaient au fond d'un fiord, le courant entraîna leur barque au large, et peu s'en fallut que Nonni et Manni ne disparussent du meilleur des mondes possibles.

Stimulé par la curiosité, Jon apprit l'alphabet seul, ou presque ; il se mit à lire, du matin au soir et du soir au matin, toute la bibliothèque de la famille. Un résumé de l'histoire générale l'enthousiasma et un vif désir le prit de voyager et de visiter l'Europe. Sa mère le comprit et lui indiqua un moyen simple et infallible de réaliser son souhait : « Prie chaque soir : plus tu devras attendre, plus le bon Dieu te satisfera. » Dès lors, avant de s'endormir, Nonni murmurait en joignant les mains : « Mon Dieu, faites que je puisse bientôt aller en Europe. »

Une semaine s'écoula, puis un mois, puis un an. Tous les

jours il scrutait l'horizon et ses yeux cherchaient le bateau qui l'emporterait ; mais ils ne l'apercevaient point.

Une seconde année passa, et la moitié d'une troisième. Il espérait toujours, et sa prière ne cessait pas.

Alors, Dieu suscita en France un riche comte disposé à soutenir les études de deux jeunes islandais ; il chargea un missionnaire, seule âme catholique de l'île, de choisir deux garçons de douze ans, innocents, robustes, bien doués et d'excellente famille. Ami des Svenson, le missionnaire proposa le petit Jon.

Son père était déjà mort ; sa mère, tout en lui conseillant d'accepter, lui laissa libre choix. A la pensée de quitter sa maman, Manni et Bogga, sa sœur, son poney, son chien « Fidèle », enfin l'Islande, pour vivre tout seul à l'étranger, où il ne connaissait personne, il hésita et se mit à pleurer. Mais en même temps il voyait la Provence, le Rhône, les orangiers, les figuiers et les vignes ; et il sourit à travers ses larmes.

Finalement, cet enfant de douze ans accepta de partir. Sa mère l'approuva : « En t'exauçant, Dieu a manifesté sa volonté ; tu n'as pas le droit de reculer. »

Les derniers jours il fit ses visites d'adieu aux parents et connaissances de la famille. Les uns louèrent sa décision, d'autres la blâmèrent. « Ne va pas chez les catholiques, lui dit quelqu'un : ils se nourrissent de morue pendant deux mois, ils adorent les saints, et, au lieu de chanter, ils font tinter des clochettes à l'église. Garde-toi surtout d'une secte dangereuse : les Jésuites. Ils trompent, ils volent, ils tuent, ils se permettent tous des crimes pour acquérir l'argent nécessaire à la construction d'un temple, parce que, selon eux, la fin justifie les moyens. »

Heureusement, sa mère jugeait mieux ; elle tenait le catholicisme en haute estime, et elle donna même à son fils un consentement exprès, pour le cas où il se convertirait. Sachant combien vite les enfants oublient les recommandations faites de vive voix, elle lui écrivit une très courte règle de conduite, supérieure à maints traités de ce genre, remarquables par leur froideur, et qui réexposent, longuement, sans pitié pour le lecteur, des généralités sur la piété. Nonni dut promettre d'observer trois commandements, lesquels se ramènent à ceci : prier Dieu le matin, quelquefois pendant la journée, le soir, et lui demander pardon des

fautes commises. (N'allez pas croire qu'il devait, comme Pantagruel, égrener des douzaines de chapelets. Sa mère ne réclamait qu'une invocation courte et sincère, plus profitable qu'une longue oraison articulée par les lèvres, et d'où l'esprit d'un enfant est généralement absent dès le vingtième mot).

Son départ, Jon Svenson nous le dépeint si vivement que nous croyons voir, dans la cahute du capitaine, Nonni embrassant sa mère pour la dernière fois ; elle descend du bateau, s'embarque et regagne la côte ; lui se penche, agite son mouchoir, triste ; ses yeux mouillés suivent le canot qui s'éloigne et devient toujours plus petit : ils ne voient plus qu'un point qui, brusquement, disparaît...

* * *

Le bâtiment, un voilier danois, ne navigua pas avec bonheur. Une tempête s'éleva qui, des jours durant, le poussa vers le nord. Les matelots manœuvraient avec peine extrême, attachés sur le pont par des cordages, pendant que le petit Islandais, bien à l'abri, observait les mouvements du bateau.

Le vent tomba, et laissa « Valdemar » au milieu d'icebergs. Des ours attaquèrent quelques matelots occupés sur la glace : ils s'enfuient, se précipitent dans l'eau, nagent et grimpent pour gagner le bord ; mais une des bêtes les poursuit, atteint le dernier et le porte sur la glace pour le dévorer ; les autres s'arment de grappins, accourent et sauvent leur camarade.

La nuit suivante, un vent froid entraîna le voilier vers le sud ; et, après cinq semaines, ils abordèrent à Copenhague.

Mais la guerre franco-allemande arrêta le voyage de Nonni. Il dut attendre la paix, et, entre temps, habite chez un évêque catholique. Vivre chez des prêtres catholiques : cette idée le rebuta. « Combien de temps durent les guerres ? » demanda-t-il au capitaine du « Valdemar ». — « Cela varie ; il y en eut de trente et même de cent ans ! »

L'accueil au palais épiscopal tranquillisa son petit cœur protestant : le prélat le reçut si gentiment que l'enfant lui confia ses inquiétudes et ses soucis, comme il eût fait à sa mère.

Il reçut une chambre pour lui seul ; il prenait ses repas à la table de l'évêque, conversait familièrement avec tous ses commensaux. Il allait, venait, sortait, rentrait, en toute liberté. Seule la cuisinière, une certaine « dame Valentine », qu'il salua fort poliment, lui répondit par une diatribe contre les petits garçons « qui promettent beaucoup et ne tiennent rien ».

D'abord Nonni visita la ville de Copenhague, seul, se promenant à l'aventure. Apercevant des chevaux, il les prit pour des éléphants et s'enfuit, épouvanté. (En Islande on ne voit que des poney.)

Abasourdi par le tintamarre des rues, il s'enferma et lut des ouvrages qu'il prenait où il les trouvait, c'est-à-dire au parloir, sur les tables et ailleurs ; quand il les avait dévorés, il les reportait, tout simplement.

Comme les Français et les Allemands ne cessaient pas de se tuer mutuellement, Nonni dut fréquenter une école. Il put opter entre celle du peuple et celle des aristocrates ; il essaya des deux et préféra la seconde.

Ses condisciples assistaient à la messe chaque matin. Ils entraient dans la chapelle sur deux rangs ; Nonni remarqua



que, avant de prendre une position impossible (ils ne se tenaient pas debout, ils ne s'asseyaient pas !) ses camarades se laissaient tomber au milieu de la nef ; il fit comme eux. Un prêtre parut, suivant deux petits garçons travestis en filles ; il ouvrit un grand livre, descendit au pied de l'autel et s'entretint avec les deux enfants, à mi-voix, se penchant parfois pour les mieux comprendre. Après cette causerie dont Nonni ne comprit mot, bien qu'il tendît l'oreille, le célébrant reprit sa lecture pieuse ; mais voici que, sans gêne, un des garçons va se dresser fièrement à côté du prêtre ; tout à coup, il saisit le livre et l'emporte pour le placer à l'autre aile de l'autel. Le prêtre, sans se fâcher, y continua sa lecture : Nonni admira sa bonté.

Nonni s'acheta le plus gros missel qu'il trouva dans la plus grande librairie ; il le lut durant les offices, avec piété, sans omettre les approbations et la « prière d'une veuve pour son époux ». Il étudia le catéchisme et des œuvres catholiques ; et il se convertit convaincu que le catholicisme est la vraie religion.

* * *

Le reste de sa vie, Jon Svenson le raconta brièvement, car, selon le mot de Chateaubriand qu'il a choisi comme devise d'un de ses livres, ce qu'un écrivain peut rapporter de plus beau, ce sont les sentiments qui s'élèvent dans son âme au souvenir des premiers jours de sa jeunesse.

Après la guerre, Jon partit pour Amiens, où il poursuivit ses études ; après quoi, il résolut de devenir Jésuite. Il étudia successivement à St-Acheul près Amiens, à Louvain, en Hollande et en Angleterre ; durant 26 ans il fut professeur dans divers collèges de Danemark. Avant la Grande Guerre, il quitta Copenhague et vécut en Hollande, en Autriche, en Allemagne et en France, comme écrivain.

Ses premiers livres parurent en danois. Mais il voulut écrire en allemand durant son second séjour en Hollande, il consulta son ami, le P. Meschler (qu'il appelle : ein herrlicher Schweizer) sur le moyen d'apprendre l'allemand à fond, celui-ci lui répondit : « Allez chez le maître de notre langue, Goethe, et approfondissez ses œuvres. » Il le fit ; après une année, il écrivait en allemand.

Il a d'ailleurs aussi composé des œuvres en français, par exemple les « Récits Islandais. »

Mais à quoi bon publier des volumes que personne n'ouvrira ? Employant de nouveau son excellente méthode, Jon Svenson demanda chaque jour à Dieu que ses livres se répandissent non seulement dans les pays de langue allemande, mais à travers le monde entier, et qu'ils rendissent aux hommes la joie de vivre, que la plupart ont perdue.

Et Dieu exauça sa modeste prière : Nonni a reçu et reçoit encore de tous les pays, du Japon comme du Portugal, des lettres de remerciements ; plus de 300.000 exemplaires de ses œuvres sont imprimés en Allemagne ; on les a traduits en français, en italien, en espagnol, en portugais, en anglais, en flamand, en hollandais, en suédois, en danois, en islandais, en hongrois, en croate, en tchèque, en slovène, en slovaque, en chinois, en japonais, en espéranto et enfin, dans une langue nègre.

Comment obtint-il donc ce succès inouï ?

Il a raconté les aventures de son enfance, simplement et sincèrement.

Jon Svenson n'emploie que des termes intelligibles, et il préfère les plus expressifs. Il compose de courtes phrases, de courts alinéas. Ses mots coulent limpides, sautillent parfois, et gazouillent comme un ruisseau de montagne. Point de périodes boiteuses ; point de passages qu'il faut relire trois fois pour ne les pas comprendre ; point d'interminables tirades essayant de peindre un paysage par l'accumulation des clichés de Télémaque.

Il ne tâche pas, comme le vicomte François-René de Chateaubriand, à faire la roue, à exhiber un cœur endolori et digne de la compassion du genre humain. Nonni se met en scène, mais avec une discrétion toute classique, sans avoir l'air de dire : « Admirez-moi ! ».

Il narre les événements tels qu'ils se sont passés et tels qu'il les a sentis. Ni le vieillard ni l'homme mûr ne parlent ; on n'entend qu'un enfant joyeux et alerte, chérissant sa mère, sa sœur et surtout son petit frère Manni, aimant les animaux et souffrant de les voir souffrir, attaché à l'Islande, à la mer, jouissant de la splendeur du soleil couchant ou de la mystérieuse beauté d'une nuit qu'éclaire l'aurore boréale. Et ce petit garçon a traversé des aventures extraordinaires, où s'est révélée son exquise sensibilité.

Si Nonni, avec une profonde connaissance de sa langue,

avait tenu le journal de sa vie dès l'âge de cinq ans, il n'eût pas écrit des pages plus naïves ni plus simples. — Et voilà pourquoi je les trouve savoureuses.

* * *

« J'ai toujours été heureux, conclut Jon Svenson, j'ai tenu la promesse faite à ma mère de prier chaque jour ; et la main de Dieu m'a conduit.

Beaucoup d'enfants m'écrivent : Cher Nonni ; ils me croient encore jeune : j'ai vieilli, vous le voyez, mais mon cœur est resté jeune. »

Georges HUBER.